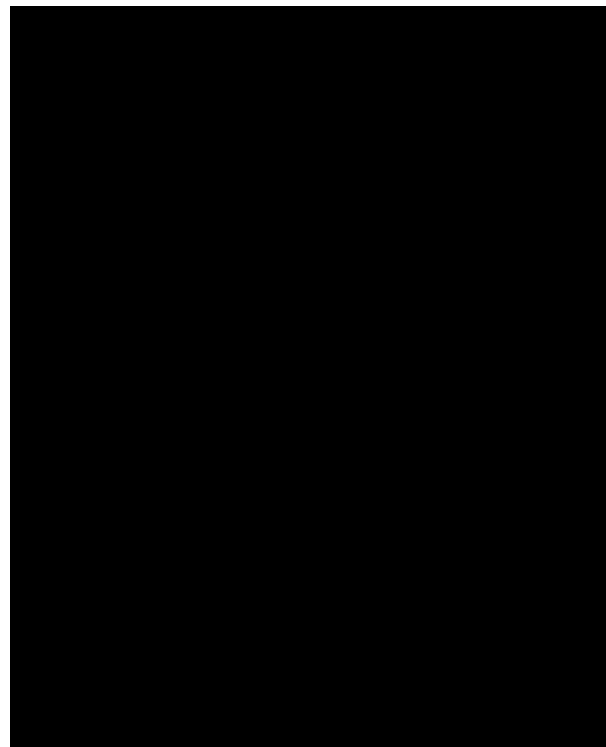


Au Louvre, une autre Renaissance révélée

ARTS François Ier n'a pas aimé que l'Italie. Une exposition réhabilite les artistes flamands et hollandais ayant oeuvré en France sous son règne.

Le Figaro · 25 Oct 2017 · ÉRIC BIÉTRY-RIVIERRE ebietryrivierre@lefigaro.fr PROPOS RECUEILLIS PAR É. B.-R * www.tousme-cenes.fr

Les châteaux du Val de Loire et celui de Fontainebleau ont fait de l'ombre au pan nordique de la Renaissance en France. Au Louvre, dans l'exposition centrée sur le règne de François Ier, cette face négligée se révèle dans toute sa beauté et son ampleur. Les surprises abondent. On découvre une pléiade d'artistes originaires des Flandres ou des Pays-Bas, bien moins célèbres que les Italiens Rosso ou Primaticcio, mais dont le talent et l'importance éclatent. Ils s'appellent Wouter Van Campen, Noël Bellemare, Joos Van Cleve... La plupart ont eu leur nom francisé quand d'autres ne sont plus connus que par un surnom tel le maître d'Amiens, Godefroy le Batave ou le maître du Carcer d'Amour.



Le parcours offre presque une monographie pour chacun, notamment pour Grégoire Guérard, ce qui est une première. En effet, un groupe de panneaux anonymes rattachés à «l'école bourguignonne» a récemment pu être attribué à ce maître, formant aujourd'hui le plus gros corpus de tableaux d'histoire français du XVIe siècle. Le plus fameux de ces Nordiques est Jean Clouet. Eh oui : les notices aux murs rappellent que notre gloire nationale ce père du portrait dessiné par lequel nous connaissons si bien les traits des membres de la famille royale et de la noblesse durant cette période d'efflorescence - est née sous le nom de Janet Clauwet, probablement à Valenciennes, ville qui appartenait alors à l'empire des Habsbourg.

Si la dizaine de panneaux attestés de sa main est rassemblée, ainsi que son portrait équestre de François Ier (gouache sur vélin), seules deux de ses feuilles confondantes de vie et de vérité psycholo-

gique sont présentes. Il a fallu les emprunter au British Museum, la majorité du fonds se trouvant conservé au Musée Condé de Chantilly et ne pouvant, comme l'intégralité du legs du duc d'Aumale, en sortir.

En contrepartie, un de ses collègues bénéficie d'une salle à lui seul. Il s'agit de Corneille de Lyon, ville où ce natif de La Haye fit l'essentiel de sa carrière. On doit à ce peintre du dauphin Henri la mode du portrait de très petit format, à fond uni vert ou bleu, sans protocole ni ambition mais où prime le souci d'humilité et de naturel.

Vogue maniériste « hypergothique »

Le parcours commence par une présentation des influences anversoises et leydoises dans le milieu royal, c'est-à-dire en Touraine et en Île-de-France. Puis, rapidement, la question s'élargit, se portant sur quelques foyers particulièrement actifs, en Picardie, Champagne et Bourgogne. Leurs triptyques peints et leurs retables sculptés et dorés relèvent d'une vogue maniériste dite « hypergothique ». Ainsi cet élève du flamand Jean de Beer qui se cache sous le nom de « maître d'Amiens ». Son extravagante allégorie en l'honneur de la Vierge frappe non seulement par le nombre de personnages figurés, du pape aux paysans, mais aussi par ses couleurs acidulées, les attitudes affectées des corps et les plis complexes des habits à longues traînes.

Installés à proximité, des dessins qui ont parfois beaucoup servi dans les ateliers, des livres ouverts aux pages de leurs plus somptueuses miniatures, des vitraux parfois empruntés aux églises, des sculptures polychromes et quelques tapisseries témoignent, avec autant d'éloquence que de faste, de la profondeur de ce sillon septentrional. Tous les arts marchaient de conserve alors, et la scénographie excelle à rappeler ce fait. L'oeil glisse sans cesse du minuscule au monumental, du bijou à la cathédrale. Peu à peu, les oeuvres religieuses ou d'apparat se teintent de références antiques, signe d'un pont avec le courant italien. L'humanisme ne connaît pas plus de frontières. On croise ainsi, portraitisé par Jean Clouet, le visage grave de Guillaume Budé, bibliothécaire du roi et père de l'étude du grec (prêt du MoMA de New York). On ne sait si un Grégoire Guérard, qui fut parent d'Érasme, ou un Bartholomeus Pons ont passé les Alpes. En tout cas, ils indiquent une synthèse possible ; celle qui s'affirmera à Fontainebleau. Leurs longs triptyques aux volets extérieurs, parfois peints en grisaille, conservent autant le charme de Dürer que celui de Raphaël.

Ne manque à la brillante réhabilitation pilotée par Cécile Scailliérez, conservatrice en chef au département des peintures du Louvre, qu'une évocation des transpositions en tenture flamande des tableaux de Jérôme Bosch. Elles avaient été commandées par François Ier. Mais beaucoup du trésor des Valois a disparu, victime des guerres et de la Révolution. Subsiste - et ce n'est pas rien si l'on pense à Vinci ou à del Sarto - le coeur des collections des peintures du Louvre. Il y a aussi, la Monna Lisa des sculptures : La Salière de Benvenuto Cellini, mais, depuis son vol en 2006, elle ne sort plus du Kunsthistorisches Museum de Vienne. Il y a enfin une pièce d'orfèvrerie presque aussi exceptionnelle, un livre d'heures commandé par le roi pour sa nièce Jeanne d'Albret (lire ci-dessous). Il est installé dans sa vitrine blindée au coeur de l'exposition. La France compte bien le réintégrer parmi ses biens les plus précieux. « François Ier et l'art des Pays-Bas », au Louvre (Paris Ier), jusqu'au 15 janvier (hall Napoléon). Catalogue Louvre/Somogy, 448 p., 45 €. Et aussi Arts et artistes du Nord à la cour de François Ier, sous la direction de Laure Fagnart et Isabelle Lecocq, Éditions Picard, 256 p., 39 €. Tél. : 01 40 20 52 63. www.louvre.fr